



DR

Paul Audi France

L'Universel

L'auteur

Né en 1963 au Liban, **Paul Audi** est normalien, agrégé de philosophie et docteur en philosophie. Il est à ce jour l'auteur d'une thèse sur J.-J. Rousseau, d'une quinzaine d'ouvrages et d'une trentaine d'articles, dont la plupart sont consacrés aux relations entre l'éthique et l'esthétique en Occident, au cours des Temps Modernes. Estimant que ces relations ne peuvent être prises en compte sans que l'on s'interroge en même temps sur les tenants et les aboutissants de la subjectivité humaine, Paul Audi vise à fonder sur cette base une « éthique de la création » à laquelle, depuis son ouvrage *Créer*, il donne le nom d' « Esth/éthique ». Il a aussi travaillé sur l'œuvre de Romain Gary. Il a notamment édité en 2003 une analyse sur la vision garyenne de l'Europe dans un essai intitulé *L'Europe et son fantôme* ; il a également édité et préfacé il y a quelques années, pour la collection « Folio », des textes de Gary portant sur le général de Gaulle. Il a par ailleurs publié de nombreux ouvrages sur Schopenhauer et la tradition du « pessimisme philosophique » allemand.

L'œuvre

La fin de l'impossible édition revue et augmentée, deux ou trois choses que je sais de Romain Gary (Christian Bourgois, 2012, 224p.)

Discours sur la légitimation actuelle de l'artiste (Belles Lettres, 2012) (99p.)

Le théorème du Surmâle — Lacan selon Jarry (Verdier, 2011) (214p.)

Lectures de Romain Gary, Collectif (Gallimard, 2011)

L'empire de la compassion (Belles Lettres, 2011)

Créer : Introduction à l'esth/éthique (Verdier, 2010)

Jubilations (Christian Bourgois, 2009, 419p.)

Rousseau, une philosophie de l'âme (Verdier, 2008)

Je me suis toujours été un autre - Le paradis de Romain Gary (Christian Bourgois, 2007, 284p.)

Supériorité de l'éthique (Flammarion, 2007, 344p.)

L'ivresse de l'art - Nietzsche et l'esthétique (LGF/Livre de Poche, 2003, 219p.)

Supériorité de l'éthique. - De Schopenhauer à Wittgenstein (PUF, 1999, 242p.)

L'éthique mise à nu par ses paradoxes, même (PUF, 2000, 176p.)

Zoom

La fin de l'impossible édition revue et augmentée, deux ou trois choses que je sais de Romain Gary (Christian Bourgois, 2012, 224p.)

paul
audi
la fin
de l'impossible

Dans cet essai au ton personnel, Paul Audi tente de dégager et d'éclaircir, parmi toutes les idées que le romancier Romain Gary a cherché à mettre en valeur, celles qu'il lui paraît urgent que nous entendions dans le contexte présent de la culture, qui fait désormais le moins de place possible à une éthique de la réjouissance. En prenant pour fil conducteur la phrase énigmatique de Gros-Câlin, le roman de Gary signé Émile Ajar : «

J'attends la fin de l'impossible », il s'interroge en priorité sur cette étrange utopie qui se dissimule à l'arrière-plan de tous les écrits de Gary et que cet idéaliste désenchanté, ce « clown lyrique », disait vouloir poursuivre dans la vie envers et contre tout.

Ce faisant, il parvient à mettre en perspective — comme pour mieux se la réapproprier — l'espérance qui fut celle de Gary, comme elle est au fond celle de tout un chacun, de voir l'homme, cet être profondément inhumain, naître un jour à son humanité, qui n'est autre que la reconnaissance de son essentielle fragilité. Dans cette nouvelle édition, complétée de trois essais, inédits pour deux d'entre eux, Paul Audi, tout en réfléchissant sur le sens de ses partis pris philosophiques, approfondit les raisons de l'importance qu'il convient selon lui d'accorder à cette « attente », à cette vive espérance, déjà en elle-même impossible, qui soutient de part en part l'œuvre de Gary comme elle soutient peut-être aussi l'existence même de l'être humain.

Discours sur la légitimation actuelle de l'artiste (Belles Lettres, 2012) [99p.]

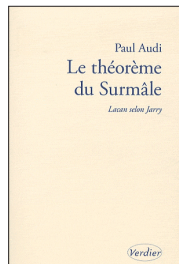


Sur quelle base reconnaît-on aujourd'hui à un individu le droit de se dénommer « artiste » ? Qui est ce « on » dont l'artiste dépend pour gagner sa légitimation ? Sur quels critères « objectifs » repose l'obtention de son statut ? Plus généralement, de quoi dépend la qualification de

l'artiste ? Voilà des questions que la sociologie a souvent été amenée à résoudre avec plus ou moins de succès. Or, ici, il ne s'agit pas de cela. C'est en philosophe que je tente d'y répondre, en m'inscrivant délibérément dans le prolongement d'une interrogation déjà entamée sur le fondement à la fois éthique et esthétique de la création artistique, dans la perspective, donc, de ce que j'ai appelé l'esth/éthique. En prenant pour fil conducteur la dernière définition normative que l'Unesco a proposée de l'artiste, le présent opuscule, une conférence à l'origine, d'où sa brièveté, montre comment le critère de légitimation s'est déplacé de l'art à la culture, c'est-à-dire des oeuvres (artistiques) aux produits (culturels).

Je me demande ainsi, non sans vivacité et combativité, de quel monde relève ce critère qui, sous couvert du contraire, prive radicalement l'artiste de cette souveraineté qu'il avait pourtant conquise de haute lutte au nom de la modernité ? Au critère de la responsabilité, toujours singulièrement assumée, de l'artiste devrait-on préférer ceux de sa reconnaissance extérieure et mondaine, qui ne sont en réalité rien de moins que ceux dont se soutient la Culture à majuscule pour persévérer dans son être ? Le présent « Discours » est suivi d'une discussion avec Francis Marmande au sujet de la notion de « souveraineté », au sens singulier que lui a donné Georges Bataille.

Le théorème du Surmâle — Lacan selon Jarry (Verdier, 2011) [214p.]



« L'amour est un acte sans importance, puisqu'on peut le faire indéfiniment », tel est le théorème énoncé en ouverture du *Surmâle*, roman publié en 1902 et qualifié de « moderne » par son auteur, Alfred Jarry. Pour Paul Audi, la vérification de la validité de ce théorème telle qu'elle

s'accomplit dans le roman de Jarry éclaire d'un jour nouveau la fameuse thèse de Jacques Lacan selon laquelle « l'amour supplée » au fait qu'« il n'y a pas de rapport sexuel ».

Car, en imaginant un « sur-mâle » capable de faire l'amour plus de quatre-vingts fois d'affilée avec une même femme et en se demandant par là si l'acte sexuel, quand il s'avère voué à la répétition, ne fait pas de l'amour quelque chose d'insignifiant, Jarry posait une question autrement pertinente : que signifie faire l'amour ? Que fait-on exactement quand on « fait l'amour » ? Mieux : quel est donc cet amour dont on dit qu'il est « fait » ? Lire Lacan à la lumière de Jarry permet d'affronter depuis une perspective imaginaire — et pas seulement psychanalytique — le problème du désir et de ses rapports tragi-comiques à la jouissance et à l'amour.

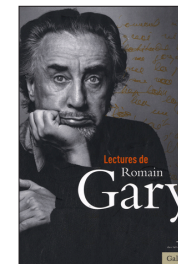
L'empire de la compassion (Belles Lettres, 2011)



La compassion est devenue, peu à peu, dans notre aire culturelle mondialisée, le signe de l'« humanité » en nous. À présent, sa domination non seulement sur la morale mais sur la représentation que les hommes se font d'eux-mêmes comme de leurs rapports sociaux et

politiques, est si indiscutable qu'une idéologie récente comme celle du *Care* (soin, sollicitude, souci de l'autre, aide apportée à l'autre) s'y enrachine entièrement. Pourquoi un tel empire ? Pour le comprendre, ne faut-il pas se demander quand et comment l'identification de la vertu d'humanité à la compassion s'est produite ? C'est là l'un des objectifs du présent essai qui prend son départ dans l'articulation du problème philosophique suivant : la compassion relève-t-elle de l'amour ou de la justice ? Il m'a semblé qu'une fois définie la compassion et retracées les grandes étapes de son histoire conceptuelle (d'Aristote à Levinas), une importance toute particulière devait être accordée à la position de Nietzsche, pour qui le respect du malheur que nous nous imposons au nom de la morale représente le pire des malheurs qui puisse frapper l'humanité considérée dans sa globalité.

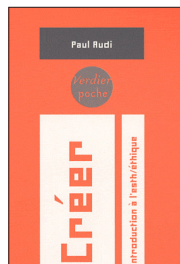
Lectures de Romain Gary, Collectif (Gallimard, 2011)



Trente ans après sa disparition, le 2 décembre 1980, le Musée des lettres et manuscrits fait revivre à travers ses écrits Romain Gary, l'homme aux deux Goncourt, héros, diplomate, écrivain, cinéaste, grand reporter, séducteur et sublime mystificateur, dans toute son humanité, vibrante,

complexe et douloureuse. De *La Promesse de l'aube* à *La Vie devant soi*, voici rassemblés quelques 160 documents exceptionnels, photographies, lettres autographes, manuscrits et textes inédits, et onze lecteurs-écrivains ou philosophes, réunis par Le Magazine Littéraire, pour nous en livrer tes clés. Au fil des milliers de feuillets, couverts d'une écriture souvent pressée, expression de l'excitation qui l'animait, se dessine le portrait kaléidoscopique de Romain Gary, humaniste flamboyant et défenseur passionné de la singularité, combattant toujours aux aguets, dont l'oeuvre n'a pas fini d'interpeller notre temps.

Créer : Introduction à l'esth/éthique (Verdier, 2010)



Pourquoi – au moins dans le monde « désenchanté » qui est le nôtre – l'être humain se sent-il porté à créer ? que cherche-t-il, que vise-t-il à atteindre en allant « au fond de l'inconnu pour trouver du nouveau » ? Cette finalité est-elle d'ailleurs la même à toutes les époques,

ou change-t-elle de visage au cours de l'histoire ? Quelles différences y a-t-il entre créer et s'exprimer, mais aussi entre créer, produire, faire et œuvrer ? Quelles distinctions, au plan éthique, faut-il opérer entre créer et procréer ? Si l'on a toujours le plus grand mal à « expliquer » l'acte créateur dans tous ses tenants et ses aboutissants, l'on peut quand même espérer en comprendre le ressort intime et secret en partant de la considération des enjeux qu'il met en branle. Aussi la théorie « esth/éthique » dont ce livre trace les linéaments ne consiste-t-elle pas en une théorie générale de la création mais en une théorie de l'enjeu éthique auquel s'attache l'acte de créer dans le cadre de ce qu'il est convenu d'appeler la modernité occidentale.

Dans ce contexte, et dans la perspective d'une intrication de l'éthique et de l'esthétique, l'acte de créer apparaît alors comme cet événement générateur et généreux, singulier et singularisant, vital et vivifiant, qui élève en plein cœur de la vie comme une protestation de survie, à tous les sens du mot « survie ».

Jubilations (Christian Bourgois, 2009, 419p.)

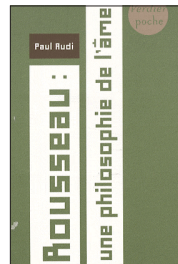


L'acte de création repose-t-il sur une nécessité ? Et si oui, laquelle ? Si « créer, c'est jouir », de quelle nature est le désir qui préside à la naissance comme à l'amour des œuvres ? Telles sont les questions autour desquelles Paul Audi a choisi de rassembler dans ce livre, parfois

léger et parfois grave, des essais composés par lui au cours des dix dernières années.

En s'appuyant sur certains phénomènes (la pulsion, l'incarnation, le sexe, le désespoir, l'amour, l'esprit), l'auteur cherche ici à éclairer la façon dont l'alliance de l'éthique et de l'esthétique pourrait encore dresser des pôles de résistance à une époque, la nôtre, où le simulacre est devenu le seul mode de représentation agréé et où la pulsion de mort règne sur la culture dite dominante.

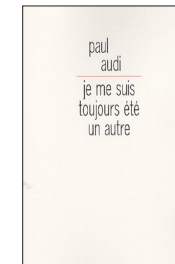
Rousseau, une philosophie de l'âme (Verdier, 2008)



Pour construire son éthique, Jean-Jacques Rousseau ne s'est pas posé la question de Spinoza : « Que peut un corps ? » ; il s'est demandé : Que veut une âme ? Cette question nous introduit au cœur de ce qu'il a lui-même appelé « la véritable philosophie » — une éthique qui

préconise que pour jouir en toute liberté du « plaisir d'exister » il faut éviter de se mettre en contradiction avec soi-même. Ce livre s'efforce ainsi de montrer que sous le titre de « philosophie de l'âme » Rousseau a poursuivi une méditation passionnante et passionnée de la vie au cours de laquelle il s'est interrogé sur son essence intime, son pouvoir et son lieu de manifestation, sa possible corruption, ses fins dernières. Il explique notamment comment cette recherche, pour laquelle Rousseau eut à subir une solitude tragique, a conduit celui-ci à découvrir que l'amour de soi est le premier principe de l'âme, que la vertu est la force et la vigueur de l'âme, que le sentiment de la Nature est une intensification du sentiment de l'existence ; enfin, et c'est peut-être cela qui lui fut le plus reproché, qu'en dépit de toutes les horreurs dont la société est à la fois la cause et le théâtre, la vie (qui répond ici au nom de « nature ») est un « système où tout est bien ».

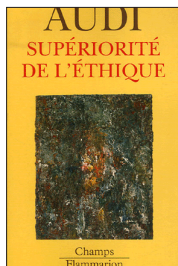
Je me suis toujours été un autre - Le paradis de Romain Gary (Christian Bourgois, 2007, 284p.)



Pour parler de soi, Romain Gary disait : « Je me suis toujours été un autre ». Peut-on, dans ces conditions, prétendre savoir qui il est ? La solution réside peut-être dans le mot « aspiration », qui permet de placer toute son œuvre sous le signe d'un certain messianisme que

Gary rattachait à ses origines juives. « Dis-moi à quoi tu aspires, je te dirai qui tu es... » : telle est la formule qui transparaît en filigrane de ce portrait intellectuel de l'auteur des *Racines du ciel* et de *La Vie devant soi*. L'important est alors de comprendre à quelle angoisse, à quelle hantise Gary a espéré échapper, contre quel enfer il a voulu se dresser et vers quel paradis il a décidé de se tourner depuis ce très curieux purgatoire que l'on appelle « littérature ». C'est aussi l'occasion pour Paul Audi de s'interroger sur les thèmes qui nourrissent en profondeur les romans de Gary.

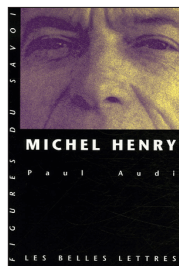
Supériorité de l'éthique (Flammarion, 2007, 344p.)



Dans un aphorisme, Kafka déclare : « Tu es la tâche ». Cette phrase exprime la maxime fondamentale de l'éthique. Tout l'enjeu de ce livre est d'expliquer pourquoi et comment la tâche éthique consiste en une « explication avec soi-même » où il s'agit, en tout dernier ressort, de

faire face au désespoir qui est toujours tapi au fond de soi et dont il convient de désespérer pour mieux se supporter soi-même. Cependant, cette tâche dont le moi est à la fois le sujet et l'objet ne peut être accomplie que si le « vouloir porteur de l'éthique », comme dit Wittgenstein (philosophe dont la conception de l'éthique se prête ici à une élucidation particulière), se dote par lui-même d'une certaine « force de caractère » capable non pas de le rendre heureux, mais de le disposer à l'être, si jamais il peut l'être. Cette disposition au bonheur, qui n'est pas le bonheur lui-même, est ce que Paul Audi analyse sous le nom de « réjouissance ».

Michel Henry — Une trajectoire philosophique (Belles Lettres, 2006, 258p.)



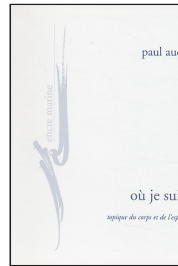
Michel Henry (1922-2002), philosophe et romancier, appartient à la famille des phénoménologues « sans monde » (avec Lévinas, et peut-être Derrida), que l'on pourrait opposer à celle des phénoménologues « du monde » (Heidegger, Merleau-Ponty). Reprochant aux systèmes

philosophiques d'oublier l'essentiel de la vie, Michel Henry élabore une « phénoménologie de la vie » qui entend ne pas trahir son mode de manifestation, qui reste dans cette sphère d'immanence où la vie apparaît comme ce qui se sent soi-même.

Comprendre le « Moi » et les phénomènes du monde à partir du « vivre » et de son auto-affection, tel est le vrai ressort de cette œuvre dense et rigoureuse. On se propose ici d'en restituer le mouvement, depuis l'Essence de la manifestation jusqu'à Paroles du Christ en passant notamment par Marx, Généalogie de la psychanalyse et Voir l'invisible. Sur Kandinsky, et d'expliciter certains de ses thèmes majeurs : la duplicité de l'apparaître ; la vie en tant qu'autorévélation dynamique et pathétique ; l'auto-affection comme essence de l'affectivité ; le corps ; l'ipséité du sujet ; le rapport à l'Autre ; l'immanence.

En conclusion, on fait le point sur la trajectoire parcourue par cette philosophie, partie d'une révélation phénoménologique pour aboutir à une Révélation religieuse. En quoi la rencontre d'Henry avec la « vérité du christianisme » demeure-t-elle de nature philosophique ? Penser « l'essence de la manifestation » permet-il d'emprunter d'autres chemins que ceux qui conduisent au seuil de la foi ? On proposera un début de réponse et quelques perspectives.

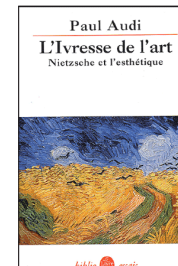
Où je suis - Topique du corps et de l'esprit (Encre Marine, 2004, 361p.)



Je suis tout entier où je suis. La signification « topologique » de cet énoncé que l'on doit à Rousseau est au cœur du présent ouvrage, dont le but est d'instruire sur de nouvelles bases le procès de la subjectivité humaine, en mettant en lumière les constituants de l'individualité

du « moi » à partir de la seule considération du « lieu » dans lequel lui-même reconnaît se sentir exister. Quel est ce lieu ? Pour tout moi il existe un lieu tout juste ajusté à soi, un lieu que le moi n'a jamais le pouvoir de quitter, ni de dépasser, et dans lequel il n'y a pas non plus de place pour un autre que lui. Ce lieu où tout entier je suis, ce lieu occupé par moi-même, est la « position » dont je jouis ou dont je souffre à chaque fois sur le plan de ma vie subjective absolue. C'est dans ces conditions qu'analyser la topique du corps et de l'esprit, développer une topologie de la subjectivité, nous conduit forcément dans les parages de ce que certains philosophes nomment « disposition intérieure », « tonalité de fond », « sentiment de l'existence », « volonté » ou « affectivité », et que d'autres appellent avec peut-être encore plus de profondeur, le « Soi », à l'instar de Nietzsche, dont il sera très largement question dans ce livre.

L'ivresse de l'art - Nietzsche et l'esthétique (LGF/Livre de Poche, 2003, 219p.)



On sait que Nietzsche a placé sa philosophie de l'art sous le signe emblématique des rapports entre Dionysos et Apollon, soulignant ainsi qu'il n'y a de « création » artistique véritable qu'au point d'intersection de la forme et de la force, de la chair et de l'esprit, de la vie et du sens. Mais

s'est-on assez interrogé sur l'« esthétique » à laquelle cette philosophie de l'art a voulu donner naissance ? A-t-on remarqué que l'esthétique nietzschéenne de la création renferme un curieux paradoxe, si, par définition, l'esthétique repose sur la « réception » de quelque chose de sensible et la création, sur la « donation » d'une forme artistique ? Est-ce pour dénouer ce paradoxe que Nietzsche a estimé qu'il fallait repenser de fond en comble le concept de « forme », « viriliser » les enjeux de la création, considérer celle-ci comme le fruit de « l'ivresse » et rattache l'œuvre d'art à un processus de « transfiguration » ? Telles sont les questions à l'origine de cet essai, dans lequel Paul Audi se propose d'éclairer le sens de la « modernité » en art, en nous indiquant tout le profit qu'il est encore possible - et qu'il est toujours souhaitable - de tirer de cette esthétique de Nietzsche qui aura transformé les rapports entre Art et Nature tels que la métaphysique occidentale les avait définis jusque-là.

L'éthique mise à nu par ses paradoxes, même
(PUF, 2000, 176p.)



L'homme est un animal problématique. Il est cet être qui ne cesse de buter contre lui-même et dont la tâche éthique est de faire de cette « chute » un problème, de la même façon qu'il lui arrive de faire de sa tenue, de sa reprise ou de son redressement, une solution, elle-même fruit d'une intense résolution. Pour cette raison, si le problème est dans la chute, si ce problème est cette chute même, il importe de reconnaître que celle-ci ne forme pas seulement l'échéance la plus immédiate de l'homme, mais qu'elle est aussi sa chance. Complétant la réflexion menée dans *Supériorité de l'éthique* (PUF, coll. « Quadrige »), le présent essai se propose d'explorer les principaux paradoxes sur lesquels repose l'éthique.

Supériorité de l'éthique — De Schopenhauer à Wittgenstein (PUF, 1999, 242p.)



Ludwig Wittgenstein nota un jour dans ses carnets intimes : « Le désespoir est sans fin et le suicide n'y met pas fin, à moins que l'on y mette un terme en se ressaisissant. » Il y a là comme la trace d'une double inspiration : Schopenhauer (avec la question de la vanité du suicide) et Kierkegaard (avec celle de l'infinité du désespoir) — cette inspiration donnant alors toute sa consistance à l'idée proprement wittgensteinienne de « ressaisissement », sur laquelle se fondent l'origine et la fin de toute démarche éthique. Or, une telle généalogie suggère aussi que Wittgenstein fait partie de ces philosophes pour qui l'éthique n'est pas tant la résultante d'une réflexion rationnelle sur le malheur et le bonheur de vivre, que le fruit, peut-être amer, d'une épreuve cruciale et bouleversante, confinant au silence. Le présent essai voudrait montrer que cette épreuve indicible, qui est celle d'un « tout ou rien », ne peut manquer de conférer à l'éthique une supériorité non seulement par rapport à la philosophie envisagée comme « critique du langage », mais aussi par rapport à toute morale engageant face à soi la présence d'un tiers.